**Résumé de la thèse de Lou Mourlan, intitulée "La fiction au risque de l'humanisme (1940-1953): Malraux, Camus, Gary, Vercors"**

Nombre de ceux qu’on a pu considérer comme des romanciers « humanistes » dans l’entre-deux guerres cessent, après la Seconde Guerre mondiale, d’écrire des romans. Ce constat d’échec et cette mise en accusation d’un certain roman humaniste est un élément bien connu de la crise du roman après 1945. Dans la remise en cause du rôle de la fiction, la capacité à transmettre un message et des valeurs idéalistes est un des enjeux centraux qui contribuera à alimenter le point de vue de « la mort du roman » et à donner naissance, à partir du début des années 1950, à l’esthétique du nouveau roman.   
    Pourtant, certains auteurs majeurs de cette période maintiennent leur espoir en la fiction et la croient toujours légitime à délivrer un message humaniste. C’est à eux que vous voulons consacrer cette étude : André Malraux, Romain Gary, Vercors et Albert Camus, révélateurs des différents aspects de cette crise de l’humanisme dans le roman. Après la Seconde Guerre mondiale, l’humanisme constitue, en soi, une forme d’engagement qui n’est pas nécessairement liée à un parti politique, mais qui cherche à pousser l’homme à devenir meilleur, en affirmant l’existence d’une dignité humaine. Cette revendication humaniste légitime aux yeux de ces écrivains le recours à la fiction, dont ils font le lieu du conflit. Il ne s’agit pas de s’aveugler, de rejeter l’inhumanité dans le champ de l’exception. L’humanisme consiste dès lors en une lutte incessante contre sa propre nature double, pour mériter le nom d’Homme, s’en rendre digne. Et c’est à ce titre qu’on peut parler d’humanisme lucide créé par la Seconde Guerre mondiale.  
    L’humanisme des auteurs de notre corpus est ce qu’on pourrait appeler un humanisme esthétique ou artistique. Ils voient dans l’art un moyen de racheter l’humanité et de l’élever. L’artiste est celui qui ressent le mieux la dignité humaine, parce qu’il est celui qui affronte le monde, qui le remet en question. Face à un réel qui semble écraser les hommes, l’artiste cherche à reprendre ce qui a été enlevé aux hommes avec la découverte de l’absurdité de leur condition. L’artiste ne se soumet donc pas au monde, il le soumet à lui, le rend humain. L’imaginaire rend l’homme acceptable à l’homme, et permet de réinventer l’homme pour mieux y croire. L’art est aussi un rempart contre la barbarie. L’art est aussi un rempart contre la barbarie. Il doit à la fois témoigner et exorciser. À Adorno qui se demandait s’il était barbare d’écrire après Auschwitz, les romanciers qui revendiquent une forme d’humanisme dans leur écriture, dont les auteurs de notre corpus, répondent : peut-être, mais il est plus barbare encore de se taire.